

Les SEL, une économie solidaire ?

Face aux limites de l'État et du marché, nombre de chercheurs et d'acteurs de terrain plaident depuis une vingtaine d'années pour le développement d'une « autre » économie, plus égalitaire, qui privilégierait la réciprocité et la solidarité et non les relations stratégiques et le profit¹. Appelée de différentes manières, économie « alternative », « solidaire », « quaternaire », voire « dissidente » ou tiers secteur, cette « autre » économie doit fonctionner de façon plus démocratique que les organisations marchandes et publiques et doit favoriser des dynamiques de socialisation.

Ces différentes conceptions se situent très clairement dans un registre normatif mais elles ne s'appuient pas nécessairement sur les pratiques réelles. Dans cet article, l'approche est différente : il ne s'agit pas de dire ce que « devrait » être l'économie sociale et solidaire, mais d'analyser ce qu'elle représente du point de vue des individus, sa spécificité pour les acteurs eux-mêmes. Nous cherchons à savoir s'il existe réellement une troisième économie et des rapports économiques et sociaux qui ne relèvent ni du marché ni de l'État, en nous appuyant sur les discours et les conduites des acteurs.

L'enquête porte sur une association créée assez récemment : le Système d'Échange Local (SEL, 1994), groupement dont l'objet est l'échange de biens, de services et de savoirs sur un territoire délimité. Une soixantaine d'entretiens ont été réalisés dans trois SEL en Aquitaine. Ce travail d'enquête a été complété par un long travail d'observation et de participation durant trois ans.

Cette recherche empirique met en évidence l'extraordinaire distance qui sépare la philoso-

■ Laville, J-L.(dir.), L'économie solidaire, une perspective internationale, Paris, Desclée de Brouwer, 1994. OCDE., Réconcilier l'économie et le social. Vers une économie plurielle, Paris, OCDE, 1996. Lipietz, A., Pour un tiers secteur, La Découverte La Documentation française, 2001.

phie généreuse de départ du fonctionnement effectif de l'association. Si le SEL défend un projet social, il n'échappe pas aux rapports de domination ni aux inégalités sociales. Il se révèle être un espace de tensions inextricables entre des logiques plurielles, communautaires et marchandes. Une des raisons essentielles à cette situation est l'ambivalence même des acteurs qui adhèrent au SEL non seulement pour défendre une philosophie humaniste, un projet de coopération, mais aussi pour s'y affirmer individuellement. Ils sont animés par une préoccupation identitaire, la volonté de retrouver une forme de reconnaissance sociale dans le groupe, qui les amène à être par moment très individualistes.

1- À la recherche d'une société idéale

Le SEL renoue avec le projet fondateur de l'économie sociale d'inscrire la solidarité au cœur des activités économiques. Au XIX^e siècle, les utopistes instruisent le procès de la quête du profit et d'un capitalisme naissant. Ils dénoncent les pratiques commerciales et financières de la spéculation, la «traficomanie», ou encore les «parasites» qui vivent du travail d'autrui. Tous imaginent une société plus humaine, plus égalitaire où l'argent jouerait un rôle moins important. Cette critique à l'égard de l'argent, très ancienne, remontant à une longue tradition catholique qui assimile l'usure au mal, à l'égoïsme ou à l'oisiveté, reste stable depuis deux siècles. Selon les adhérents, l'argent dégrade et pervertit les relations sociales; il isole les individus les uns des autres et favorise les inégalités. « Nous nous apercevons que nous employons une mesure de nos ressources qui est devenue une ressource en elle-même et que, de ce fait, nous en sommes devenus dépendants et même esclaves » (extrait d'entretien avec un adhérent).

Les initiateurs ne font pas pour autant disparaître la monnaie mais ils éliminent sa fonction de capitalisation; dans ce système, la monnaie est simplement un outil et un marqueur des échanges. L'utilisation et le terme même de l'argent y sont bannis. Un dictionnaire propose les mots les plus adéquats: il n'est pas question de parler d'argent mais de «souvenir d'échanges» ou de «feuille de richesses»; on ne dit pas «acheter» ou «vendre», on dit «troquer» ou «échanger»; on ne parle pas de monnaie mais «d'unité d'échange». Par ailleurs, les initiateurs proposent d'établir un montant unique pour tous les services rendus, quelle que soit leur nature, manuels ou intellectuels, au nom d'un principe d'égalité; la règle est simple: «une heure de ménage égale une heure de cours de russe». Les initiateurs souhaitent très clairement mettre en place un espace économique distinct du système dominant.

2 En ce qui concerne les biens échangés, les adhérents n'ont pas d'autre référence que la monnaie officielle. Le prix du gâteau, par exemple, est équivalent au prix de celui qui est vendu dans les grandes surfaces ou les pâtisseries. La référence à l'argent et aux pratiques dominantes est donc toujours présente à l'esprit.

3 Servet, J.-M. (dir.) [1999], Une économie sans argent. Les Systèmes d'Echange Local, Éd. du Seuil.

Le SEL doit être aussi un lieu de démocratie où toutes les décisions sont discutées et débattues, comme par exemple la question du montant des transactions. Comment estime-t-on la valeur des échanges ? Une heure de ménage vaut-elle un cours de russe ? Peut-on échanger une séance de massage contre quelques travaux de bricolage ? La plupart des SEL prônent la parité de tous les services au nom d'un principe d'égalité et d'une « morale » des échanges. Mais les adhérents disposent d'une certaine marge de liberté et peuvent évaluer le montant des transactions à la hausse ou la baisse lorsqu'ils le jugent nécessaire². Les débats portent aussi sur la nature des transactions. Peut-on tout échanger dans le

SEL ? Dans certains SEL les massages, les vêtements venant du Tiers Monde – dont on suppose qu'ils ont été faits par des enfants – sont interdits ; dans d'autres SEL, ce sont les poèmes de haine, les armes à feu, le prêt d'argent qui sont proscrits au nom de la philosophie des SEL³.

D'une façon générale, le groupe exerce un droit de regard et une forme de contrôle sur les échanges dans la mesure où les comptes sont publics et présentés chaque mois dans les catalogues. Ce fonctionnement, s'il peut être considéré comme une amélioration dans le sens d'un réenchantement de l'économie dans des valeurs sociales, correspond également à une forme de dirigisme. Il n'existe pas de réel anonymat puisque toutes les transactions sont validées par une sorte de comptable. C'est ainsi que certains adhérents font l'objet d'une forte stigmatisation de la part des membres du groupe et subissent leurs railleries, comme ce jeune homme échangeant des livres pornographiques ou cette femme proposant quelques dessous très affriolants... Les individus ne sont pas totalement libres et souverains d'échanger ce qu'ils souhaitent.

2- Un système dominé par l'échange interpersonnel

Véritable espace économique où les adhérents font du shopping, marchandent, négocient le prix de leurs transactions, le SEL n'en est pas moins un lieu de sociabilité locale qui recrée des liens d'amitié, des réseaux d'entraide sur un même territoire. Tous les adhérents insistent sur cette dimension et sur la nécessité d'entretenir la convivialité et la solidarité dans le SEL. Ils investissent l'association comme un espace privilégié d'authenticité, un autre monde, au sein duquel ils peuvent retrouver une certaine reconnaissance sociale.

Faiblesse des échanges

De toute évidence, le véritable enjeu du SEL n'est pas de nature économique, le montant des transactions y est assez faible : 500 grains par personne et par an, en milieu urbain, soit environ 500 francs (76 euros), et près de 1000 francs (152 euros) en milieu rural où les membres du cercle de coopération se connaissent mieux et renouent avec une tradition locale d'entraide. Ces données relativisent fortement l'idée, défendue dans la presse, selon laquelle le SEL serait un exutoire aux tensions économiques. Un peu moins d'un tiers seulement des membres des trois SEL étudiés se trouve dans une situation économique difficile (chômeurs, salariés pauvres). Le SEL se présente plutôt comme un espace investi par les couches moyennes.

Rares sont les personnes qui estiment que leur niveau de vie matériel s'est amélioré depuis leur adhésion ; au mieux, le SEL représente un « petit plus » qui permet de bénéficier de nourriture (œufs, légumes, volailles, produits biologiques) et de services de dépannage (réparation de voiture, bricolage domestique, etc.).

Les principales transactions concernent tout d'abord les loisirs (promenades, randonnées, danse). En milieu rural, ce domaine d'activités est moins présent qu'ailleurs. Les autres domaines de transactions sont les formations : il s'agit de toutes sortes d'activités (allemand, anglais, russe, cours de cuisine, de dessin, soutien scolaire, etc.) et de travaux administratifs. L'entraide a également une place importante. Coups de main ponctuels (pour la tapisserie, le bricolage, le carrelage, les déménagements), petits travaux de plomberie, d'électricité sont des services très appréciés. Les bricoleurs sont vraisemblablement les acteurs qui ont le plus de succès dans le SEL. Mais ils sont au grand dam des adhérents peu nombreux. Beaucoup d'activités ont également une résonance new age : la sophrologie, le yoga, les massages, le développement personnel, l'ésotérisme. Elles sont révélatrices des aspirations mystiques des individus. Enfin, on trouve l'univers de l'occasion, c'est-à-dire celui de la brocante, des échanges d'outils en tout genre ou encore de vêtements ; en somme, cet univers correspond à une sorte de vide grenier. Lors des bourses aux échanges, les adhérents amènent tous les objets qui les encomrent chez eux et se plaisent à les marchander contre d'autres produits. Il faut vraisemblablement inscrire cette pratique économique dans un développement général de l'occasion et du troc⁴. Nous avons inclus dans cette catégorie d'échanges les produits alimentaires ; ces marchandises ont un vif succès dans le SEL, et particulièrement tout ce qui est biologique.

⁴ Cf. « Le commerce de l'occasion et du troc se développent très rapidement », Le Monde, 23 janvier 1998.

Une communauté émotionnelle

L'enjeu du SEL semble plutôt social et symbolique dans la mesure où il permet aux individus de retrouver une forme de reconnaissance dans le groupe. La plupart des adhérents décrivent le SEL comme un monde à part, défini par une chaleur humaine spécifique, une « ambiance » et une certaine familiarité. Une émotion particulière semble se dégager que beaucoup qualifient d'« esprit du SEL ». Cet esprit produit une sorte de magie. Les personnes se tutoient de façon automatique, parlent très rapidement de leur vie personnelle. Une partie des échanges peut être considérée comme une forme de don tel que l'a défini Jacques Godbout et Alain Caillé⁵. Dans cette relation, c'est l'intensité des relations qui compte. « Tu sais, tu trouves dans le SEL de vieux disques, des fringues avec des défauts, des bouquins anciens; ce qui compte surtout, c'est la convivialité. Tu te rends compte que souvent l'échange est un prétexte pour rencontrer l'autre » (Sylvie, 37 ans, artiste plasticienne).

Le SEL constitue un repère d'identification fort permettant aux adhérents de reconstituer un milieu amical et une forme d'entraide. Les individus se rendent des services. Ils se téléphonent pour faire des petits travaux de bricolage, demander une aide pour un déménagement lorsque la famille ou les amis ne sont pas disponibles ou pour faire les courses lorsqu'ils sont alités. Un certain nombre de personnes décide d'y participer suite à un divorce afin de retrouver une vie sociale et une certaine maîtrise sur leur vie personnelle. De même, le SEL peut contrecarrer les effets désorganisateur du déracinement géographique. Le premier SEL ariégeois a incontestablement joué ce rôle, en recréant des réseaux de sociabilité pour les néo-ruraux.

Un certain nombre d'adhérents font état d'une insatisfaction professionnelle dont ils cherchent à s'évader dans le SEL; ils se sentent « coincés » dans leur institution d'appartenance, déçus de l'ambiance de travail ou des missions qui leur sont attribuées. Françoise, enseignante, déplore tout autant l'évolution du comportement des élèves, plus agressifs, que le fonctionnement bureaucratique de son institution et fermé à toute forme de dialogue. Michel se retrouve dans une position

⁵ Godbout, J., et Caille, A., « Toute prestation de biens ou de services effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes », *L'esprit du don*, Paris, La Découverte, 1992.

inconfortable puisqu'il est contraint de « doser la pollution des rivières » alors qu'il défend fortement des idées écologistes. Cette déception professionnelle pousse les individus à chercher d'autres voies d'auto-réalisation. Plutôt que de lutter à l'intérieur du système, ils préfèrent en sortir et aménager un autre

monde. On retrouve là la «fuite du monde caractéristique des intellectuels», ces intellectuels «parias» qui se sont sentis exclus de la société à un moment donné de leur trajectoire sociale et personnelle⁶. La contestation des modèles dominants masque d'une certaine façon une contestation de sa propre condition.

L'adhésion au SEL peut également relativiser l'expérience du chômage en permettant aux personnes de retrouver une utilité sociale et de s'emparer de nouveaux centres d'intérêts. Les adhérents concernés bénéficient déjà, la plupart du temps, de réseaux sociaux et possèdent souvent des compétences culturelles; il reste que pour eux les impacts sociaux et symboliques sont réels et salutaires: revalorisation personnelle, élargissement des relations sociales. Ils retrouvent une utilité sociale et une identité autre que professionnelle. «C'est la première fois de ma vie que je me sens le droit d'exister dans un groupe tel que je suis, comme je suis, sans jugement, parce que, je me sens ici le droit de m'exprimer pleinement». Un interlocuteur confiait lors d'un repas: «J'ai retrouvé ma dignité [...]. On m'a écouté».

Parfois, isolés, incompris par rapport à leurs choix de vie, leurs opinions, certains individus dits marginaux cherchent une confirmation de leurs valeurs, de leurs compétences et de leurs qualités⁷. Rassurés, approuvés dans leur manière d'être et de vivre, ils accèdent à une identité positive, retrouvant l'estime de soi. En partageant des valeurs communes et en passant de nombreux moments ensemble dans cet «abri», les adhérents se sentent proches les uns des autres, utiles; ils ont le sentiment d'être reconnus à la fois dans leur singularité et comme membres d'un groupe. Pour eux, la communauté assure une forme de salut.

3- À l'épreuve de la dépendance et des inégalités sociales

Si le SEL développe des logiques domestiques et communautaires appréciées par tous les acteurs, il se révèle être aussi un lieu de pouvoir assez contraignant. Les adhérents affirment la volonté de mettre en place un espace économique différent du système économique dominant mais, à l'évidence, ils n'échappent pas aux jeux d'intérêt et aux calculs économiques. Ils semblent constamment écartelés entre la philosophie généreuse qu'ils défendent et les conditions prescrites pour accéder à la reconnaissance sociale. Dès que l'occasion se présente à eux de s'affirmer individuellement (accumulation de grains, accès à une position de pouvoir), ils sont inévitablement conduits à la saisir, quitte à reproduire les rapports de pouvoir, de domination.

⁶ Weber, M., Économie et société, Paris, Plon, 1971.

⁷ Honneth, A., La lutte pour la reconnaissance, Paris, Cerf, 2000.

Les prophètes

Après l'enthousiasme et la frénésie des premières années, les SEL ont vu naître quelques figures de prophètes ou même des gourous emportés par le tourbillon de la mégalomanie. Figures de vieux sages ou personnalités fortes, ces chefs charismatiques exercent une pression importante sur les adhérents pour qu'ils se conforment à leur bon vouloir. Ils peuvent effacer subitement des dettes ou décider de l'exclusion de certains membres. Ils obligent les membres à échanger. Ils s'attachent les bonnes grâces de sujets éblouis qui ont adhéré parce qu'ils ont su les convaincre. Les adhérents restent pour leur plaisir, plaisir à « manipuler chez les uns, à se faire objet chez les autres »⁸.

L'emprise affective est d'autant plus forte que les animateurs insistent régulièrement sur la nécessité de conserver une taille restreinte aux territoires géographiques dans lesquels s'effectuent les échanges ; les membres doivent être identifiés. Ils valorisent aussi le don et le contact humain. Un des initiateurs du SEL ariégeois proclame dans un discours presque biblique : « Faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour ». Si ce projet est tout à fait charitable, il est aussi dangereux dans la mesure où il prône la prédominance de l'affectif ; il peut enfermer les adhérents dans des relations fortement émotionnelles. La logique du don et de l'échange interpersonnel se révèle être extrêmement contraignante. Même après le paiement d'un bien ou d'un service, il subsiste un sentiment de dette qui oblige l'acheteur à « donner » à nouveau, à perpétuer la relation. Celui qui ne peut pas « rendre » risque de perdre la face. Trop endetté, il n'a d'autre choix que de sortir du jeu, déchu de sa dignité, de son amour-propre.

8 Jacques Birouste met en garde contre la transformation du SEL « en machine aliénante ». « Il peut arriver que la prégnance de certaines caractéristiques de personnalité deviennent si fortes que le lien devient subordination. L'animateur devient un leader, voire un gourou que les adhérents cherchent à satisfaire. Les échanges deviennent des liens de dépendance amoureuse à la puissance charismatique bouclant le système », « Éviter le système d'enfermement local », in *Silence Hors série*, premier trimestre 1998.

Prenant leur distance vis-à-vis des valeurs dominantes, du profit et de la consommation, les adhérents peuvent boucler un réseau tribal, fusionnel, coupé de la barbarie et de la cruauté du monde. Cette logique de rupture est, pour le moment, plus une menace qu'une situation installée dans la mesure où la majorité des adhérents participent à la vie sociale et économique. Mais elle n'en est pas moins réelle, comme l'exprime un adhérent : « J'ai trouvé dans le SEL des gens un peu dépressifs qui ont des problèmes affectifs, des gens, aussi, un peu fermés. La société, quelle horreur, nous on va faire mieux et différent ».

La résurgence des inégalités

Au-delà des discours enjôleurs et généreux sur la solidarité, on assiste à une résurgence claire des discours économiques. Il est question de « loi de la concurrence », de « l'offre et de la demande », ou encore de « pouvoir d'achat » et d'« obligation de résultats ». Malgré les valeurs qu'ils affichent, les adhérents ont les plus grandes difficultés à se défaire des logiques économiques. Ils négocient le prix des transactions, vont jusqu'à marchander celui des loisirs ou des conseils les plus anodins et surveillent l'état de leur compte. Ils monnayent n'importe quelle activité et font entrer dans l'économie ce qui n'y est pas habituellement (entraide entre voisins, prêt d'outils).

La monnaie-SEL est toujours comparée à la monnaie officielle. Quand il est demandé aux personnes si l'état de leur compte comporte des analogies avec leur compte bancaire, on remarque que les personnes très dépensières dans le cadre du SEL le sont aussi dans la vie courante. À *contrario*, celles qui économisent beaucoup dans le SEL dépensent peu d'une façon générale.

Dans les pratiques concrètes d'échange et les modes d'estimation de la valeur des transactions, les disparités sont également nombreuses. Par exemple, les personnes possédant des compétences exercent des pressions fortes sur les autres membres pour que le montant de leurs services corresponde à une rémunération au moins égale à celle du marché, si ce n'est supérieure. Certains travaux sont rémunérés à un tarif deux à trois fois plus élevé parfois que la moyenne. Incontestablement, le bricoleur est l'adhérent qui a le plus de succès et qui peut marchander ses compétences à prix élevé. À l'inverse, les adhérents plus isolés en ont une expérience assez décevante. Leurs contacts avec les autres sont peu nombreux et se réduisent tout au plus à quelques transactions très ponctuelles qui n'ont aucune incidence sur leur vie quotidienne.

L'utopie de la solidarité et de la convivialité qui se lit dans tous les discours des adhérents peut céder le pas à une réalité plus cruelle : la mise à l'écart de certaines populations. Les individus préfèrent se retrouver « entre soi », dans des enclaves protégées et homogènes. Les échanges se font généralement entre individus de même niveau socio-culturel. Cela n'est pas en soi très étonnant et scandaleux dans la mesure où la même appartenance sociale offre des éléments de confiance stables, des signes communs : un langage, une façon d'être, etc. Les individus sont amenés naturellement à échanger avec les adhérents qui leur ressemblent. Une adhérente, professeur d'école, qui affirme le projet de « donner la chance à tous ceux qui n'ont pas la chance de s'intégrer » avoue, au fil de l'entretien, rechercher dans le

SEL des gens « intelligents » avec qui elle pourra discuter et débattre d'idées (des professeurs, des musiciens). Le SEL reproduit ainsi les clivages de la société: ceux qui disposent de ressources sont dominants alors que les plus démunis sont en retrait. Les recherches effectuées à ce jour montrent que les inégalités de statut entre travailleurs qualifiés et non qualifiés sont reproduites et consolidées au sein des SEL, tout comme les inégalités entre hommes et femmes⁹.

Conclusion

À travers l'expérience du SEL, on voit combien il est utopique d'imaginer une sphère ou une « autre » économie débarrassée des affres de l'argent et des comportements utilitaristes. Les adhérents sont à la recherche d'une société idéale, d'un « abri » où la coopération et la solidarité jouent un rôle essentiel, mais ils reconstituent un mode d'échange marchand et inégal. Ils mettent de côté les valeurs de solidarité et de coopération lorsqu'elles entravent leur projet de s'affirmer au sein du groupe.

Toutefois, même si le SEL n'est pas ce doux monde altruiste que certains idéologues imaginent, il possède un intérêt social indéniable. Il ne s'adresse pas véritablement aux individus sans ressource sociale et/ou culturelle, « exclus » dans la mesure où il accueille avant tout des personnes issues de couches moyennes, mais il a le mérite de réorganiser une sphère amicale familière pour ces groupes. Pour de nombreux d'adhérents, il constitue un repère d'identification fort et un support d'auto-réalisation. Il n'en reste pas moins vrai que ce monde de l'échange interpersonnel peut être contraignant et développer des logiques de dettes fortes entre les individus. De ce point de vue, l'économie marchande, fondée sur l'abstraction, libère et reste en fin de compte un horizon de référence pour les adhérents des SEL: tous retrouvent d'une autre manière ses logiques ou souhaitent s'y confronter.

Enfin, si on part de l'idée que l'économie exclue et rejette, plutôt que d'en sortir, comme tentent de le faire les sélistes, il semble plus réaliste et plus efficace de lutter à l'intérieur du système, de chercher à réfor-

⁹ Bowring, F., « Les SEL et les inégalités sociales », in *Éthique et économie. L'impossible (re) mariage?*, Revue du MAUSS semestrielle, premier semestre 2000, n° 15, pp. 373-382.

¹⁰ Hirschman, A.O., *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1982.

mer les deux secteurs que sont le marché et l'État; la prise de parole plutôt que le retrait ou la fuite¹⁰. Le retrait signifie un renoncement à toute réforme, la résignation, alors que la prise de parole peut permettre des avancées sociales, comme le montrent l'histoire de l'économie sociale et sa participation à la construction de l'État social. La force de l'économie sociale, du

siècle dernier jusqu'à aujourd'hui, est d'interroger l'économie dominante, de réfléchir sur son fonctionnement, et de diffuser des valeurs de démocratie, d'égalité et des principes de répartition des richesses. En ce sens, l'économie sociale désigne plutôt un mouvement ouvert, pluraliste qu'un secteur clos sur lui-même.

■ Bibliographie

Archambault, E., Le secteur sans but lucratif, Associations et Fondations en France, Paris, Economica, 1996.

Barthélémy, M., Associations: un nouvel âge de la participation?, Paris, Presses de Sciences-Po, 2000.

Bowring, F., « Les SEL et les inégalités sociales », in *Éthique et économie. L'impossible (re) mariage?*, Revue du MAUSS, premier semestre 2000, n° 15, pp. 373-382.

Demoustier, D., *L'économie sociale et solidaire. S'associer pour entreprendre autrement*, Paris, Syros/Alternatives Economiques, 2001.

Gibaud, B., *De la mutualité à la Sécurité sociale, conflits et convergences*, Paris, Éd. ouvrières, 1986.

Godbout, J., *L'esprit du don*, Paris, La Découverte, 1992.

Gorz, A., *Misères du présent. Richesse du possible*, Paris, Galilée, 1997.

Gueslin, A., *L'invention de l'économie sociale*, Paris, Economica, 1987.

Hervieu, B., Léger, D., *Le Retour de la nature. « Au fond de la forêt... l'Etat »*, Paris, Éd. du Seuil, 1979.

Hirschman, A.O., *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1982.

Honneth, A., *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2000.

Laville, J.-L. (dir.), *L'économie solidaire, une perspective internationale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

Lipietz, A., *Pour un tiers secteur*, La Découverte-La Documentation française, 2001.

OCDE, *Réconcilier l'économique et le social. Vers une économie plurielle*, Paris, OCDE, 1996.

Polanyi, K., *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps (1944)*, Paris, Gallimard, 1983.

Rancière, J., *La Nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1981.

Servet, J.-M. (dir.) *Une économie sans argent. Les Systèmes d'Échange Local*, Paris, Éd. du Seuil, 1999.

Sociologie du travail, « Le tiers secteur », 42, octobre-décembre 2000.

Silence, « Échangeons », Hors série, premier trimestre 1998.

Simmel, G., *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987.

Weber, M., *Économie et société (1922)*, Paris, Plon, 1971.